

manipule d'impressionnantes données statistiques sur les unités domestiques, le travail des hommes et des femmes, la productivité des différentes activités d'exploitation en poids et en calories, comme savent le faire les écologistes déterministes américains.

Selon Descola, les Achuar qui produisent plus que leurs besoins ne sont nullement limités par les contraintes de l'écosystème amazonien, mais limitent plutôt eux-mêmes, plus ou moins consciemment à travers un système de valeurs fondé sur des critères de bien-vivre, leurs activités de production et leur croissance démographique. Dans les dernières lignes de son volume, l'auteur avance l'hypothèse suivante : « Si, malgré tous les atouts dont ils disposent, les Achuar riverains n'ont pas fait le choix du développement de leur base matérielle, c'est donc peut-être que le système symbolique qui organise leur usage de la nature n'est pas suffisamment flexible pour pouvoir absorber la réorientation des rapports sociaux que ce choix aurait engendrée » (p. 405). Chemin faisant dans ses déductions théoriques, Descola s'attaque aussi à l'aphorisme de Marshall Sahlins faisant des chasseurs-cueilleurs la « première société d'abondance » et de l'agriculture le pas évolutif décisif vers le « progrès » avec l'augmentation du temps de travail individuel et la baisse corrélative de productivité. Selon lui, « les Achuar ne travaillent pas plus que la majorité des chasseurs-cueilleurs recensés par Sahlins et leur alimentation est sensiblement meilleure en qualité et en quantité » (p. 396).

À mon avis, l'ouvrage de Descola représente un jalon marquant dans l'histoire relativement courte de l'anthropologie écologique, au moment où celle-ci est fortement discréditée par son déterminisme « calorique » et « protéinique ». Il représente un bon exemple d'une approche équilibrée tenant compte à la fois des facteurs matériels et idéels dans l'étude des rapports entre des groupes sociaux et leur milieu naturel, comme le propose Godelier. Il s'agit d'un produit exemplaire de l'approche structuralo-marxiste en anthropologie écologique, à laquelle je me rattache personnellement.

*Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval*

Jean GALLAIS : *Hommes du Sahel*, coll. Géographes, Paris, Flammarion, 1984, 289 p., photos, fig., cartes, index, bibliogr.

À la veille d'un séjour de trois mois au Mali, la lecture de cet ouvrage a représenté pour moi une excellente mise en situation, même si je n'aurai pas à travailler dans la région étudiée par l'auteur, soit le delta intérieur du Niger. Cette région de 30 000 km² constitue un ensemble géographique particulier au milieu de la zone sahélienne du fait que les débordements du fleuve Niger en inondent la moitié de la superficie en saison des pluies. En réponse à cette contrainte, les populations locales, constituées de sept ethnies principales, ont développé trois modèles adaptatifs fondés respectivement sur la pêche et la batellerie, l'élevage et l'agriculture. L'ethnie dominante démographiquement est celle des Peuls, avec 35% de la population, suivie de celles des Marka et des Bambara avec respectivement 17% et 16%, puis des Bozo, des Somono et des Bwa ou Bobo-Oulé. La démarche de l'auteur consiste à effectuer une comparaison des rapports écologiques et des conditions politiques, sociales et économiques des habitants de la région à deux moments dans le temps : le tournant des années 1960 et celui des années 1980.